



## Préface

Jean Simard

Numéro 53, 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1012954ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1012954ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Simard, J. (1999). Préface. *Les Cahiers des dix*, (53), 5–7.  
<https://doi.org/10.7202/1012954ar>

## PRÉFACE

Au seuil de ce nouveau numéro des *Cahiers des Dix*, il convient de saluer la mémoire de notre confrère et ami Pierre Savard, décédé à Ottawa au milieu des siens le 4 octobre 1998. Claude Galarneau nous rappelle la carrière fructueuse de Pierre aux universités Laval et d'Ottawa. Il insiste sur les qualités de l'homme : droiture du jugement, générosité sans réserve. Pierre fut des Dix pendant vingt ans, toujours présent à nos dîners qu'il animait de propos puisés à une science qui paraissait intarissable et d'une joie de vivre contagieuse. Il eut le temps de remettre un dernier article sur un sujet qu'il chérissait parmi tous : l'histoire du mouvement scout dont il déplore qu'il « n'a pas retenu l'attention des historiens de métier ». Il sera désormais cet historien de métier qui, dans les *Mémoires de la Société royale du Canada* (1979) et *Les Cahiers des Dix* (1983 et 1999) aura jeté les bases scientifiques et documentaires de la recherche sur le scoutisme canadien-français.

Comme à l'accoutumée, les articles du recueil sont disposés en ordre chronologique. Dom Guy-Marie Oury raconte les derniers mois de la vie d'Henri de Noyelle, moine réfractaire de la Congrégation de Saint-Maur guillotiné le 10 août 1794. Bien que né en France, en 1763, il se disait Canadien du fait que sa famille avait pris racine en Nouvelle-France en 1710 mais l'avait quittée au moment de la conquête britannique. Poursuivant ses recherches sur l'histoire de l'enseignement et du livre, Claude Galarneau traite de la formation des médecins à Québec dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. L'enseignement médical, écrit-il, est d'abord une éducation par entraînement sous la direction quotidienne d'un maître auprès des malades, à son domicile et à son cabinet, dans les hôpitaux et les institutions religieuses de la ville. Après trois ou quatre ans, ces apprentis poursuivaient leur formation deux autres années avec les meilleurs maîtres d'Édimbourg, de Londres, de Paris ou de New York. Roger Le Moine avait déjà travaillé sur les sources qui avaient inspiré les auteurs de romans historiques québécois du XIX<sup>e</sup> siècle. Il reprend ce propos mais cette fois sur l'utilisation qu'ont faite des sources historiques ceux qui ont situé leur intrigue au XVIII<sup>e</sup> siècle. Prenant principalement appui sur *L'Intendant Bigot, roman canadien*, publié par Joseph Marmette en 1872, il conclut son examen sur l'affirmation que toute œuvre littéraire n'étant qu'illusion, la description du passé qui se retrouve dans le roman historique, qu'elle

soit tirée de documents ou de l'imagination, ne vaut que par ses qualités intrinsèques. Dès lors, l'œuvre littéraire repose sur la vraisemblance plus que sur sa conformité aux sources.

Le recueil fait la part belle au XX<sup>e</sup> siècle puisqu'il y consacre la majorité de ses articles. Le premier a pour cadre le récit que Narcisse-Eutrope Dionne fait de son voyage à l'exposition Panama-Pacifique de San Francisco en 1915. Gilles Gallichan le suit à la trace comme il l'avait fait dans son premier voyage européen de 1896 (*Les Cahiers des Dix*, n<sup>o</sup> 48, 1993). Le récit de Dionne, écrit l'auteur, c'est le regard d'un Québécois du XIX<sup>e</sup> siècle sur l'Amérique en mutation constante et rapide, séduisante de richesses, de prouesses et de vie. Dionne admire la civilisation américaine en dépit de son idéologie conservatrice qui l'amène plutôt à se méfier de cette Babylone moderne. Pierre Savard invite pour sa part son lecteur à le suivre dans l'étude d'un mouvement de jeunesse, né chez nous dans les années 1930, dans ses rapports avec l'Église, institution alors omniprésente, pour faire mieux saisir la complexité de ces temps qualifiés trop aisément de sclérose clérico-nationaliste. Les réalisations, écrit-il, puis la quasi disparition des scouts-routiers font aussi réfléchir sur un mouvement qui n'a rien ménagé pour former des citoyens de première classe à la Patrie et à l'Église. Pierre Trépanier analyse quant à lui la prétendue dépendance du nationalisme traditionnel canadien-français à la doctrine de Charles Maurras. Il en conclut que le maurrassisme d'ici est plus littéraire que politique, que ni Bourassa, ni Groulx, ni Minville s'y sont inféodés, qu'il a atteint son zénith à l'époque de la Grande Guerre et au début des années 1920, qu'il n'a fait que renforcer des traditions intellectuelles déjà bien établies chez nous, finalement qu'un défaut de perspective a fait attribuer à Maurras des éléments du discours canadien-français qui sont le produit du nationalisme d'ici ou du catholicisme universel. L'Acadie d'aujourd'hui suscite l'intérêt de Fernand Harvey quand il se demande comment la culture acadienne, qui a pu se maintenir et se développer dans un contexte minoritaire grâce pour une bonne part à l'appui de la société civile québécoise, tend-elle maintenant à une autonomisation relative par rapport au Québec. En dépit de l'absence, jusqu'à tout récemment, d'une politique d'aide bien définie de la part du gouvernement québécois, les Acadiens ont été influencés par la culture québécoise sans jamais s'y assimiler pour autant. Depuis les années 1960, la culture acadienne manifeste une plus grande assurance et un plus grand degré d'autonomie. Le dernier article, du soussigné, donne les résultats d'une enquête orale faite en 1997 auprès de dix religieuses augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec. Il rend compte de plus d'un demi-siècle de vie communautaire, spirituelle et professionnelle de femmes engagées dans la vie religieuse. Fruit d'une expérience de laboratoire d'ethnologie religieuse destinée tout à la fois à former des étudiants de l'université Laval et à préparer l'avenir du patrimoine religieux du Québec, cette

enquête se présente comme un inventaire à petite échelle qui paverait la voie à un plus vaste programme destiné à dresser l'inventaire du patrimoine immatériel des communautés religieuses du Québec.

Le 12 novembre 1998, nous lançons, à la salle des boiseries de l'Université du Québec à Montréal, l'Index général 1936-1996 des *Cahiers des Dix*. L'événement était présidé par l'ancien recteur Claude Corbo qui était accompagné de sa mère, autrefois secrétaire d'Édouard-Zotique Massicotte. De nombreux représentants des familles Gérard Malchelosse et Jacques Rousseau avaient accepté de participer à cette fête qui rendait plus particulièrement hommage à Gérard Malchelosse, rédacteur de l'index annuel des trente-trois premiers *Cahiers*. Nous avons profité de cette tribune pour annoncer l'arrivée d'une nouvelle sociétaire, Mireille Barrière, historienne de l'art lyrique. Elle remplace, au deuxième fauteuil, le père Lucien Campeau qui a pris une retraite bien méritée.

Jean Simard  
Secrétaire de la Société des Dix